



archives.net

onze

Frédéric-Yves Jeannet Dominique Sigaud
Eric Laurent Patrick Bouvet Yves Pagès Olivier Saison
Patrick Cahuzac Tanguy Viel Eric Reinhardt
Antoine Bello Martin Winckler

Deux ans après la parution de ce premier recueil, il nous a semblé urgent de rééditer cette expérience en forme de panorama de la "jeune" littérature française. Après Dix, Onze donc : toujours un simple chiffre pour souligner la subjectivité de notre choix et tenter, fût-ce vainement, de prévenir toutes lubies d'étiquetage.

Si nous est apparu nécessaire d'assembler d'autres écrivains - c'est le principe de ce nouveau recueil de ne reprendre aucun des Dix auteurs -, c'est qu'il faut continuer le travail d'ouverture entrepris alors et poursuivi dans les colonnes des Inrockuptibles. On ne saurait se contenter de contempler les quelques arbres désormais inrockuptibles de nos forêts ou du marais le borquet.

Bernard Grasset/Les Inrockuptibles
PARIS

YVES PAGÈS

Auteur d'un essai sur Céline - Les Fictions du politique chez Louis-Ferdinand Céline, au Seuil -, Yves Pagès (né en 1963) a écrit quatre romans, dont Plutôt que rien, paru chez Julliard, et Prières d'exhumer, un livre qui renouait avec le courant "prolétaire" libertaire de la littérature française et qui fut le premier volume publié par les jeunes éditions Verticales.

LE BAISER DU COBAYE

Pour quitter sa chambre noire, encore à jeun, elle était obligée d'emprunter un couloir éclairé à son extrémité par les seules lueurs intermittentes d'une ampoule pendant à un fil. Même le faux contact semblait fait exprès : un flash écarlate toutes les trois secondes. Juste le temps de deviner les coudes successifs du corridor. Après avoir viré à gauche, puis deux fois à droite, elle longeait une baie vitrée sans rien distinguer du dehors, plongé dans une pénombre rougeoyante. Et désormais, impossible de battre en retraite, une porte coulissante se refermait automatiquement sur son passage alors qu'elle débouchait sur un grand espace vide. Là, il lui restait, au choix, deux issues diamétralement opposées. Soit vers un second couloir, pourvu d'un tapis roulant qui alternait marche avant et arrière de façon aléatoire. Soit vers une salle attenante dont la surface entière était occupée par une piscine gonflable emplie d'une laitance tiédasse. D'expérience, elle savait les deux chemins également périlleux. Mais il lui fallait franchir l'un ou l'autre pour espérer atteindre la pièce du fond, une cuisine rudi-

mentaire, où son repas serait servi : céréales diverses et biberon d'eau sucrée. En général, elle s'immobilisait au bord du bain, à quatre pattes, humant avec insistance les effluves du lait, et finissait par y plonger avant d'aller dévorer à sec ses granulés bien mérités. Elle se risquait plus rarement sur l'autre voie. Le fait que le sol puisse soudain s'y mouvoir à ses dépens semblait la terroriser. D'autant que le tapis mobile pouvait atteindre une vitesse de défilement supérieure à sa force motrice. De ce côté-là, on n'était pas vraiment certain d'arriver au bout, tandis qu'à faire trempette dans une mare demi-écrémée, ce n'était jamais qu'un mauvais moment à passer. Aucun risque d'échec possible.

Sauf accident, bien sûr. Comme ce jeudi 21 décembre 1970, vers dix-neuf heures trente, quand elle creva à coups de dents l'espèce de bassin pneumatique et, rebroussant chemin face à l'inondation, se réfugia par mégarde sur le tapis roulant, dont le système électrique, quoique de faible voltage, électrocuta la fuyarde détrempée sans même la laisser profiter d'un ultime petit déjeuner.

A l'époque, mon père avait lancé un programme d'études portant sur un lot de souris de laboratoire. Je venais d'avoir douze ans et, ignorant tout de ses activités savantes, je ne m'en portais pas plus mal. C'était moins de l'indifférence qu'une appréhension instinctive qui me retenait de poser la moindre question à ce sujet. A table, la science occupait déjà la plupart des conversations et bouffait l'air de rien ma petite famille de l'intérieur. J'étais le dernier anticorps rétif à toutes leurs théories bavardes. Mais un mioche presque pubère s'appâte aisément. Qu'on lui parle d'animaux et déjà

il se sent en terrain familier. A peine mon père avait-il évoqué les petits rongeurs sur lesquels il comptait vérifier de mystérieuses lois comportementales que je laissais libre cours à ma curiosité : "Pourquoi avec des souris, papa ?" J'avais osé un premier pas sur son terrain. Impossible de faire marche arrière.

Le lendemain, mon père tombait malade : une crise de sciatique qui le clouait au lit et obligeait ma mère à le piquer matin et soir dans le gras de la fesse. En quelques jours, à force de fouiller dans les poubelles de la salle de bains, j'avais déjà rassemblé six ou sept seringues usagées. Ma petite collection s'annonçait florissante. Mais d'autres tâches allaient bientôt m'absorber ailleurs. Et pour cause. Du fait de sa provisoire infirmité, papa s'appêtait à annuler le chantier expérimental qu'il avait mis au point. A ses yeux, je m'en rends mieux compte aujourd'hui, c'était un aléa d'autant plus dommageable que la centaine de souriceaux, livrée depuis un mois dans les caves de son Institut d'éthologie psychosociale, venait d'atteindre un poids adulte. Noël approchant, les techniciens s'apprêtaient à partir en congé. Et l'on ne pouvait maintenir plus longtemps ces muridés en cages individuelles, avec l'entretien minutieux que cela suppose : renouvellement de la dose alimentaire et des pipettes à eau, changement des litières, pesée bijournalière, variation des éclairages d'ambiance, marquage identifiant des queues à la fluorescéine et familiarisation des sujets au dispositif ambulatoire. Ces contraintes techniques pressaient mon père de prendre une décision. Désespéré à l'idée d'interrompre un plan de recherche décisif pour la validation de ses hypothèses, sinon pour les suites de sa carrière, il me mit au pied du mur. J'étais son dernier recours.

Devant pareil ultimatum, énoncé en des termes alarmistes, je ne pouvais qu'accepter. Il m'avait eu aux sentiments. Faute de partir en colonie, comme l'année précédente, je passerais ma première semaine de vacances dans les sous-sols de son laboratoire. A raison de deux séances quotidiennes d'observation. Une heure seulement en fin de matinée. Et quatre d'affilée l'après-midi. En échange, il me prêtait sa montre que je lorgnais depuis que maman avait eu un malaise dans la baignoire. J'avais vu papa prendre son pouls avec. Moi aussi, je savais retenir ma respiration exprès pendant plus d'une minute. Sauf que je préférais déclinier les chiffres à l'envers : trente-deux, trente et un, trente, vingt-neuf...

A zéro, je sortais la tête du bain et j'étais propre. Maintenant, comme c'était gravé *waterproof* derrière, je pourrais me chronométrer sous l'eau. Sur le cadran, il y avait même une trotteuse spéciale, plus mince et rouge, qui lançait le compte à rebours. Allez, c'était dit, la montre, je pouvais la garder. Si, si, il me l'offrait. A une seule condition, que j'obéisse en tout point à Isabelle, l'étudiante qui superviserait la recherche.

Un suicide inopiné sur la ligne de métro m'avait obligé à ressortir et attendre encore à l'arrêt du bus. J'inaugurais mal ma semaine de laborantin amateur. D'autant que j'avais rendez-vous aux confins d'un dédale de couloirs, dans les caves de l'Institut. Le planning ne souffrant aucun retard, Isabelle était déjà à pied d'œuvre. Je mis quelques secondes à m'habituer à la pénombre. Au fond de la pièce, une silhouette s'affairait près d'une table où trônait une sorte de caisson de plexiglas sans couvercle. De plus près, on dis-

tinguait à l'intérieur des lattes de bois peintes en noir qui cloisonnaient en tous sens l'espace et libéraient ici ou là d'étroites issues de quelques centimètres. C'était donc ça un "dispositif expérimental". J'en avais déjà vu de semblables après que l'immeuble à côté de chez moi eut brûlé, suite à un court-circuit criminel. On avait proposé aux rescapés des maquettes comme celle-là : de petits appartements vus du ciel. A cause du surpeuplement sans doute, on préférerait les reloger dans des modèles réduits, sans même un toit pour s'abriter de la pluie. Contrairement aux apparences, cet amalgame puéril n'était pas dénué de fondement. En effet, le labyrinthe dont je venais de découvrir le grossier assemblage reproduisait à l'identique l'agencement des pièces et des couloirs de notre propre appartement. Sur le moment, je ne fis pas le rapprochement. Mais avec le recul, je suis formel. C'était le même, à l'échelle d'un petit cobaye de laboratoire. Je ne veux pas croire que mon père ait conçu la chose à dessein.

Entre Isabelle et moi, les présentations furent sommaires. Pas le temps de s'appesantir, elle me tendit une feuille quadrillée et me résuma les instructions dans le creux de l'oreille. Puisque à partir de maintenant le moindre éclat de voix, choc intempestif, froissement de papier pouvait interférer avec l'itinéraire exploratoire des sujets. Quant à mon rôle empirique, je me contenterais d'appuyer sur mon chronomètre une fois le concurrent placé sur la case de départ et de noter sur la grille standard le temps réalisé sitôt atteint le point d'arrivée, un recoin où était disposée sa nourriture. Consigne subsidiaire : au-delà d'une minute trente, je devais lever la main droite, indiquer ainsi la fin

de la tentative et consigner cet échec sous la forme d'un zéro barré. Je disposais aussi d'une lampe de poche dont je ne devais user que pour inscrire les résultats.

La première souris à peine introduite, une lampe rouge vif s'illumina dans une des galeries miniatures, puis s'éteignit et ainsi de suite, à intervalles plutôt irréguliers. Elle franchit une première porte, s'avança dans la galerie éclairée par à-coups, se redressa le long de la paroi transparente, son museau minuscule tout contre mon visage collé de l'autre côté du plexiglas. Ce face-à-face me prit au dépourvu. J'en avais même oublié de lancer le chronomètre.

– Ben alors ? Faut pas avoir peur comme ça...

L'impatience d'Isabelle prit un tour immédiatement blessant. Comment lui avouer le motif, assez risible, de ma déception ? Voilà, je m'étais fait à l'idée de petites souris blanches et, à la vue du premier spécimen, d'un pelage uniformément noir, j'avais perdu mes moyens. Inutile d'épiloguer sur le sujet, mon père m'apprit le soir même que cette souche de souris consanguines, les "Blacks B 52", possédait des ressources d'agressivité supérieures à la moyenne et présentait, en cela, un profil psychosocial mieux adapté aux extrapolations entre les mammifères inférieurs et ceux d'espèce humaine. Maman quitta la table à la fin de l'explication. Je venais de retirer un long cheveu roux de ma soupe, un des siens. Elle en perdait tellement à cette époque que j'aurais préféré voir mon père orienter ses recherches sur la calvitie féminine plutôt que sur l'agressivité supposée des races noires, d'hommes ou de souris. Je n'aimais pas trop qu'on extrapole là-dessus.

Ma première journée de labeur m'avait exténué. Quatre heures d'attention continue, sans bavardage aucun, tout en bridant la spontanéité du moindre geste, c'était beaucoup demander à un "élève rétif à l'effort qui gagnerait à contrôler ses nerfs", d'après le bulletin du premier trimestre. Un doute m'avait effleuré. Et si mes parents tentaient d'infléchir mon inconduite notoire au collège en m'imposant cet exercice d'autodiscipline extra-scolaire ? Quoi qu'il en soit, j'avais réussi l'examen de passage. Pas un ongle rongé en douce, pas une insolence maugrée l'air de rien, pas un battement machinal du pied sous la table. Du jamais vu, l'encéphalogramme presque plat, ce qui n'est pas de tout repos quand on doit résister à sa nature plutôt vivante.

Difficile pourtant d'en tirer une leçon pédagogique. Ces séances de rééducation bénéficiaient de conditions très particulières. La presque obscurité d'abord qui, traversée d'éclairs rouges, découpait le cheminement de la souris en étapes successives. Seuls les traits fluorescents imprimés sur sa queue faisaient le lien entre chaque image arrêtée. Un tel spectacle stroboscopique aurait déjà suffi à maintenir mon attention en éveil. Mais il y avait plus : les lèvres gercées d'Isabelle aperçues par bribes à travers les parois de plexiglas du labyrinthe, ou ses joues laiteuses tachées de rousseur sinon ses yeux allant et venant au fond de leurs arcades comme deux fauves en cage. Selon le jeu des transparences, nos regards, soumis aux aléas de l'expérience, se croisaient sans vraiment se voir. Ces face-à-face par souris interposée demeuraient fugitifs. Mais leur étrange neutralité me plongeait dans un état second. Le silence absolu où nous baignions donnait à la situation une intensité abstraite, hors

du temps. D'autant que, alternant sans cesse l'observation rapprochée du dédale vitré et celle, au deuxième plan, du visage impassible de ma vis-à-vis, je finissais par osciller arbitrairement d'un spectacle à l'autre. Et par opérer aussi certaines superpositions partielles : petit museau vibrant à l'unisson de narines frémissantes. J'imaginais des rapprochements plus stupides encore. Le pelage d'ébène de la souris me semblait un triangle pubien arpentant un semblant d'entrecuisse inversé émergeant des deux pommettes saillantes d'Isabelle et convergeant vers sa bouche. On mettra cet effet d'optique passer sur le compte d'une affiche qui trônait depuis ma prime enfance dans le bureau de mon père. C'était un portrait de Freud. Rien qu'à le fixer, on voyait peu à peu se détacher des traits du clinicien à barbiche deux jambes recroquevillées, puis la large courbure des hanches avant que n'apparaisse l'ombre chinoise d'une femme dévêtue. On m'avait donc soumis, très jeune, à d'étranges fantasmagories.

Je venais de passer l'après-midi entière en compagnie d'une presque inconnue, sans échanger avec elle plus d'une ou deux phrases. D'emblée, ce huis clos muet nous préservait dans une intimité spéciale, mais qui ne reposait sur rien. A force de garder pour soi ses commentaires et de s'engourdir à la même place, chaque clignement d'yeux, bâillement ébauché, pincement de lèvres prenait une intensité déraisonnable. Cette pénombre inerte, surtout, rendait notre complicité épidermique. Faute de paroles, nous échangeions de petits riens, entre frissons et moues. Il n'y avait plus que la peau pour s'exprimer dans ce silence à peine parasité par les allers et venues monotones de nos souris domestiques. Isabelle pouvait bien n'être que froideur et concentration,

elle était d'autant plus à nu ; et moi, j'avais, sans un mot, passé outre ma timidité. J'étais tout entier dans sa présence.

Trois ans plus tard, j'allais connaître une sensation similaire en m'aventurant dans un peep-show de la rue Saint-Denis. Était-ce le rose kitsch de l'éclairage d'ambiance, la cabine calfeutrée ou la strip-teaseuse qui plaquait son cul énorme contre la vitre teintée ? Je n'ai pas tenu plus de cinquante-six secondes, montre en main. Sans le prétexte d'une souris au milieu, c'était devenu l'expérience d'une frustration grandeur nature.

Au terme de chaque séance, Isabelle me raccompagnait à la bouche du métro. Cette délicatesse maternante avait quelque chose de vexant. Les ténébreuses après-midi passées ensemble, qui s'éternisaient comme des nuits blanches, n'y changeaient rien. A ses yeux, je demeurais au pire un chiard, au mieux le fils de son directeur de thèse. Mais j'en avais autant à son service. Isabelle n'était qu'une brunette passable qui, envisagée en pleine lumière, décevait par son teint fade, ses yeux marronnasses et un détestable petit nez retroussé. Quant à sa tignasse, passons. J'ai sans doute tendance à l'enlaidir rétrospectivement. A l'époque, la jeune génération, tout sexe confondu, portait la raie au milieu. "Retour au source d'une symétrie faciale primitive", avait tranché mon père. Il n'empêche, au lendemain de notre première rencontre, j'aurais pu éviter de supposer à voix haute qu'Isabelle sortait de la piscine. Même sans volonté de nuire, la gaffe n'en était pas moins irréparable. Ses cheveux, si gras de nature qu'ils en paraissaient trempés, méritaient plus habile compliment.

Je devine aujourd'hui les raisons de ma secrète inclination pour Isabelle. D'aussi haut qu'elle m'ait regardé pendant cette semaine-là, je pouvais quand même la désirer les yeux dans les yeux. Et pour cause. De plus de dix ans mon aînée, l'étudiante ne dépassait pas le mètre cinquante. Et encore. Quelques années plus tard, mon père m'apprit qu'elle souffrait d'un déficit de croissance osseuse, probable nanisme héréditaire compliqué d'un dysfonctionnement rénal. Sous dialyse depuis son adolescence, elle attendait que son petit frère soit majeur pour procéder à la seule greffe compatible, à condition qu'il accepte de lui céder un rein. Ce cadet providentiel devait avoir mon âge. Nul doute qu'elle ait alors reporté sur moi la passion ambivalente éprouvée à son égard : un amour distant parce que fatalement fusionnel. De mon côté, j'étais comme piégé par ce paradoxe érotique : une grande enfin à ma taille. Sa féminité mature, rapetissée à mon échelle, m'ouvrait des perspectives inconnues. A moins que, perdu dans ce labyrinthe sentimental, on ne me laissât que deux issues : être soit sa mascotte, soit sa bête noire.

Le jeudi 21 décembre 1970, en début d'après-midi, la mort d'une souris à mi-parcours mit fin à un premier cycle d'observation. Je dus saisir le petit cadavre par la queue et le jeter moi-même à la poubelle, tandis qu'Isabelle, comme tétanisée, me regardait faire. Ce décès venait de révéler un point faible de sa personnalité : la sensiblerie. Doublée d'une tendresse malade envers les espèces animales. C'était d'autant plus inattendu de la part d'une clinicienne en ces domaines. N'importe, j'en profitais pour lui prendre la main dans le

noir et l'agiter mollement jusqu'à chasser les mauvaises pensées qui la figeaient sur place. Je faillis même, dans un élan d'idiote sincérité, avouer la part de responsabilité qui me revenait dans cet accident.

En remplissant le petit bassin pneumatique du dispositif, je m'étais trompé de gobelet. Du coup, j'avais versé le reste de café au lait qu'Isabelle laissait toujours traîner sur le bord de la table. C'était sans doute en plongeant son museau dans ce liquide caféiné que la future victime, dopée à son insu, avait entaillé à pleines dents le boudin gonflable qui allait provoquer le fatal court-circuit. A ce propos, j'ai lu récemment – en reclassant les articles de mon père en vue d'une publication posthume – que la caféine altère les récepteurs de l'adénosine, substance qui met en communication nerveuse les impulsions de la douleur. Ce phénomène s'est d'ailleurs vérifié, le mois suivant, à l'occasion d'un événement presque similaire : quand ma mère, juste après son troisième bol de café matinal, a mis en route la machine à laver sans prendre garde à mon bain qui débordait. Elle s'est arc-boutée sous la décharge sans même un cri. Mais cela ne veut peut-être rien dire. Maman a ça dans le sang, taire ses douleurs.

Chacune des quatre-vingt-seize souris avait parcouru le circuit à dix reprises. Selon mes calculs, j'en comptais deux ex æquo sur la grille d'arrivée : quarante-trois secondes, record à battre. Une troisième descendait sous le seuil psychologique des soixante secondes. Quant aux autres, difficile d'établir le classement général. Au-dessus de la minute, peloton groupé, ça se jouait dans un mouchoir de poche. Passé

ces éliminatoires, l'heure de la finale était venue. J'attendais ce moment avec impatience, les trois qualifiées sur la ligne de départ, puis au sprint dans le labyrinthe. Prenant mon rôle de chronométreur très au sérieux, je me préparais intérieurement à cette ultime compétition. Aussi dérisoire que cela paraisse, je m'étais fait à l'idée que nous testions ici les modalités de futures Olympiades entre athlètes à quatre pattes. Sans prendre la peine d'interroger Isabelle à ce sujet, tant cela me semblait relever d'une candide évidence. C'était ma façon d'échapper à l'emprise théoricienne de mon père : réduire sa science inhumaine à un concours de performances. Les obscures vérités qu'il cherchait à vérifier sur plus petit que moi, je n'en voulais rien connaître, je les niais d'instinct. Comment résister autrement à cette encombrante objectivité paternelle ? En me leurrant moi-même pour ne pas être sa dupe.

Ma collaboration avec Isabelle touchait à sa fin : le jour de la dernière chance. Dans l'entrebâillement d'une porte, je la surpris en train de sécher quelques larmes. Je crus un instant que ce chagrin anticipait nos adieux. Du tout, Isabelle pleurait ses "noiraudes", ses "petits rats", ses "riquiqui"... selon une infinité de sobriquets débilissants. Le labyrinthe avait été entièrement démonté. Sur la table, à sa place, une dizaine de bocaux vides. Ma mère aussi en avait toute une collection dans la cave. D'anciens plats cuisinés, des confits de canard je crois. Les yeux fuyants, Isabelle m'indiqua la marche à suivre. Il fallait verser un décilitre d'éther au fond de chaque bocal, y introduire ensuite une dizaine de souris, bien tasser, refermer le couvercle sur le joint de caoutchouc orange et attendre que ça passe. C'était, avec les moyens

du bord, un étouffoir étanche. Un crime parfait aussi, selon Isabelle, que cette tâche dégoûtait. Décidément, j'étais délégué aux basses œuvres. Qu'à cela ne tienne, je ne désirais qu'une seule chose : ne pas la contrarier. J'en aurais fait agoniser un millier sous verre, si elle m'en avait prié. Je serais le bourreau ; elle, la mauvaise conscience. Du moment que nous restions côte à côte, je me foutais bien du supplice qu'enduraient ces bestioles peu à peu gagnées par les vapeurs toxiques. Sans cruauté infantile ni gâtisme compassionnel, la chose m'indifférait. A ceci près que, d'instinct, je pressentais que les contradictions qui écartelaient Isabelle me seraient favorables. Je trouverais l'instant idéal pour la prendre dans mes bras, peser le pour puis le contre et sceller sa paix intérieure d'un baiser.

Je n'en avais encore asphyxié qu'une trentaine, mais c'était au-dessus de ses forces. Isabelle ne pouvait endurer la suite. Elle graciait les autres d'autorité. J'objectais timidement que les Romains aussi sacrifiaient leurs esclaves aux jeux du cirque. Et, en bon avocat du diable, je reprenais à mon compte une rengaine paternelle : "Hitler, en son temps, a créé une association de protection des grenouilles." Cette phrase me trottait souvent dans la tête. J'en devinais la puissance polémique sans maîtriser le fond du propos. Mais j'éprouvais un plaisir inédit à argumenter d'égal à égal avec Isabelle. La réponse fut cinglante. Ce genre de raisonnement spécieux la glaçait. D'ailleurs, elle avait déjà entendu ça quelque part. Je jouais au fils de mon père, petit perroquet du patron. Marche arrière, j'abondais aussitôt dans son sens. D'un commun accord, il fut décidé que nous libérerions les souris indemnes en pleine nature, le soir

même. Si je voulais bien l'accompagner ? Evidemment. Jusqu'en 1971 si nécessaire puisque nous aurions un an de plus passé minuit. Au retour, j'inventerais un bobard pour mes parents. Rien qu'à énoncer mentalement ces mots, je me sentais à vif : découcher avec elle.

En attendant, Isabelle s'arma d'un bistouri, ouvrit un bocal et aligna les souris mortes sur la table. Couchant sur le dos un premier cadavre, elle coupa un petit appendice de peau rose qui dépassait entre ses pattes arrières. Il lui en restait presque trente à émasculer. Je n'en croyais pas mes yeux. Moi qui imaginais que les souris étaient, par définition même, du genre féminin. Comme les vaches à lait ou les poules pondeuses. Tout le contraire, notre lot ne comportait que des mâles, pourvus d'infimes testicules qu'Isabelle tranchait, dégraissait puis déposait sur le plateau d'une balance électronique. Je me contentais de noter les résultats sur le tableau noir, à la craie. "Poids des gonades", c'était écrit en haut à gauche. Encore un obscur synonyme pour ne pas appeler des couilles par leur nom et épaissir le mystère de cette stérilisation posthume. Après chaque pesée, je m'appliquais en silence sous la dictée d'Isabelle. J'aurais pu lui avouer mon étonnement, mais un orgueil mal placé, celui du presque adolescent dont j'achevais la mue, me déconseilla la franchise. Dans le domaine psychogénital, j'avais tant à apprendre qu'il était malhabile de révéler d'emblée l'étendue de mon ignorance. Ce n'est d'ailleurs que récemment, en parcourant les actes d'un colloque consacré aux "effets physiologiques de la situation de compétition", que j'ai réussi à combler cette lacune spéciale : la masse testiculaire s'atrophie à mesure que, en s'activant, les glandes surrénales

sécrètent cortisone et adrénaline. La corrélation se vérifie à petite échelle sur les souris et, d'une manière plus générale, sur tous les cobayes en milieu sportif.

Une fois la castration en série achevée, restait à s'occuper des autres souris et rendre, comme promis, ces rescapées à leur écosystème. Certaines étaient isolées dans des cages individuelles, d'autres enfermées par paire dans des boîtes à chaussures opaques. Nous n'avions pas de caisse assez grande pour les contenir toutes. Mais Isabelle n'était pas du genre à se décourager pour si peu. Sans autre commentaire, elle me pria de l'accompagner jusqu'à sa 4L blanche, garée devant la porte de l'Institut. Le coffre et la banquette débordaient de babioles et vêtements en vrac. On aurait dit qu'elle vivait là, dans cette petite chambre à coucher dehors. Chauffage central à l'avant, penderie à l'arrière et baies vitrées panoramiques. L'autodomicile dont rêve tout apprenti fugueur. Je ne pouvais deviner que, fille de brocanteuse, l'étudiante arrondissait ses fins de mois en fourguant sa camelote aux puces. Isabelle sortit deux valises de son futoir et les vida d'un vrac de lingerie rétro.

Une demi-heure plus tard, nous traversions Paris à moins de vingt kilomètres à l'heure de moyenne, d'après mes calculs. Isabelle m'avait fait jurer de tenir ma langue. C'était déjà ça, un secret à partager. J'en conclus naïvement qu'elle voulait donner à notre escapade ce parfum de clandestinité qui stimule le désir charnel, des suées glaçantes puis tièdes. Je ne me doutais pas qu'elle envisageait froidement les conséquences qu'aurait eues ma trahison. Un mot de trop à mon père et l'imposture serait dévoilée : l'expérience jamais menée

à son terme, des résultats portant sur un tiers des sujets seulement, un bilan statistique faussé d'avance. Et sujet à de trompeuses interprétations. Isabelle tremblait pour sa carrière. Moi aussi, je tremblais, d'aise.

Le soleil hivernal n'en finissait pas de s'empourprer derrière la haie d'arbustes en surplomb. Les rougeoiements de ce crépuscule un peu kitsch nous replongeaient dans l'intimité souterraine de cette semaine passée ensemble. Nous parcourions l'allée d'un grand parc, celui de Montsouris sans doute choisi par esprit de superstition. Tel un couple de touristes égarés, Isabelle et moi portions chacun une valise, en attendant le moment propice pour disparaître dans un fourré. Il était en effet prévu de patienter là, à l'abri des regards indiscrets jusqu'à la fermeture : dix-huit heures pile en cette saison.

Le gardien vida les alentours à coups de sifflet, tandis que nous rampions à plat ventre au milieu d'un bosquet. Quelques minutes encore et les souris furent lâchées sur la pelouse en pente douce. Mais à peine s'étaient-elles égaillées sur le gazon qu'un pigeon, puis deux, puis dix leur fondirent dessus. Isabelle tenta bien de les éloigner, en vain. Par piqués successifs, ils en avaient déjà éventré une dizaine. Sous nos yeux commença le spectacle d'une véritable mutation : des ersatz de colombes rendus à leur instinct rapace. Et nos malheureux rongeurs domestiques livrés en pâture aux dures réalités de la sélection naturelle. Trop de bonnes intentions confinaient soudain à une sorte de sentimentalisme obscène. C'était le moment ou jamais. J'enlaçai le corps amolli d'Isabelle et lui volai un long baiser sur la bouche.

Mes mains flânaient bientôt sous son pull, déboutonnant le haut du chemisier, puis devinant à tâtons les deux bonnets d'un soutien-gorge. Disons qu'elle supportait mes errements épidermiques, mais sans y mettre du sien. Au moment où j'engageais ma jambe entre ses cuisses, je crus surprendre dans ses yeux comme un point d'interrogation.

– C'est pas pour te vexer, mais t'es pas un peu petit ?

Domage, elle souffrait du même complexe de supériorité que toutes les vieilles filles de son âge.

De retour chez moi, à la fin du dîner, je n'eus aucune difficulté à justifier mon retard. J'invoquais une agression sur le quai du métro. Trois voyous m'avaient coincé à la station Etienne-Marcel et dépouillé de ma montre fétiche. Aussi idiot que cela puisse paraître, c'était vrai.

Vingt-cinq ans ont passé et mon amertume trouve aujourd'hui d'autres motifs de s'épancher ici. En archivant récemment les notes manuscrites de mon père, je retrouve à la date du 31 décembre 1970 ces quelques phrases griffonnées :

Après séparation du jeune sujet d'avec ses géniteurs naturels, l'expérimentatrice devient objet d'un transfert affectif. Si conditionnement réussi, elle subira manœuvres d'approche, puis assaut sexuel. S'en tenir au baiser du cobaye.

La suite, en partie indéchiffrable, empêche de se faire une juste idée du contexte. Même s'il semble qu'à la même époque papa avait déjà entamé un nouveau cycle d'études sur "la libido prépubertaire des macaques du zoo de Vincennes".